

Geneviève Baurand

À propos du livre de François Balmès : *Dieu, le sexe et la vérité*¹

Merci à Nils Gascuel de m'avoir proposé de partager son travail. Pour au moins deux raisons :

- le sujet de cet ouvrage, en particulier les questions concernant l'athéisme psychanalytique et les relations de l'amour et du sexe ;
- le livre de Balmès, formidable travail qui n'évite aucune des difficultés — parfois énormes — que pose la théorie de Lacan, quand elle fonctionne à coup d'oxymores et de paradoxes comme figures de la vérité.

C'est sur deux aspects des questions posées que j'ai travaillé : le problème de Dieu et des « noms divins » et la question de l'amour, qu'il soit divin, humain ou dit « pur », entre mystique et psychanalyse.

Je ferai état ici de ce qui m'a le plus intéressée, sans faire une analyse exhaustive du texte.

Je dirai tout de suite que l'étude que fait Balmès du parcours théorique de Lacan à travers les Séminaires ne contredit en rien l'athéisme revendiqué par Lacan lui-même. Plutôt sont repérées les sources religieuses et mystiques dont il est imprégné et qui vont abreuver la rivière analytique dont on sait qu'elle est sans retour. Il n'y a rien à récupérer.

Voyons d'abord ce que Balmès appelle les « noms divins dans la psychanalyse », s'inspirant des termes utilisés par saint Thomas. J'en mettrai en avant deux, fondamentaux, et s'appliquant, non au Dieu des philosophes, mais au Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob, dieu judéo-chrétien.

I - Le NOM DU PERE : directement tiré de la théologie, et dont Lacan dit : « Le Nom du Père, c'est Dieu. » Il s'agit ici d'un signifiant, issu de cette nomination trouée de Dieu lui-même s'adressant à Moïse et qu'on a traduite, entre autres, par « Je suis ce que je suis », c'est-à-dire un trou, effectif.

Ce signifiant a une fonction bien particulière chez Lacan, séparant les sujets du désir de la Mère, pouvant être porté par le Père, mais pas toujours, il devient ce qui représente l'« incomplétude du symbolique » où se loge la Loi qui est celle du Désir, c'est-à-dire comportant l'interdit fondamental de l'être parlant, interdit de l'inceste.

¹ Reprise d'une intervention faite lors de la demi-journée consacrée au livre de F. Balmès, *Dieu, le sexe et la vérité*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 2007, le 2 février à Aix-en-Provence.

Le nom fait trou : il indique la place de l'absent au repas de famille où il vient d'habitude, ou, sur la pierre tombale, celle de celui qui est parti pour toujours.

Le Nom du Père, c'est l'*absentéisme* de Dieu, selon la jolie expression de J-L. Nancy.

Ce trou, donc, englutit (parenté avec le refoulement originaire qui est aussi un des « noms divins ») et recrache « quoi ? Le Nom du Père »... « dont il faut se passer à condition de s'en servir. » Se passer, c'est-à-dire y passer, remarque fort justement Balmès.

II - L'AUTRE : c'est d'abord celui du langage, trésor des signifiants, lieu marqué d'un manque, Autre barré, car il n'y a pas de garantie de la vérité ou encore pas d'Autre de l'Autre. Mais ce « nom divin » de l'Autre signifie que Dieu est inhérent au langage, Lacan le nomme « le dieu, le dieur, le dire »... « tant qu'il y aura du langage, l'hypothèse Dieu sera là ». Et Lacan de pousser la provocation : « Je défie quiconque, ici, que je ne lui prouve pas qu'il croit à l'existence de Dieu ». On verra que cet Autre a plusieurs faces mais qu'il n'y en a qu'un et même « un qu'il n'y a pas », selon un des oxymores chers à Lacan.

Je voudrais citer ici un des derniers séminaires publié dans le Monde du 26 janvier 1980 :

L'Autre manque... Ça me fait drôle à moi aussi. [...] S'il arrive que je m'en aille, dites-vous que c'est afin d'être Autre enfin.

On peut se contenter d'être Autre comme tout le monde, après une vie passée à vouloir l'être malgré la Loi.

Lacan, héros tragique ? Mystique ?

Il semble que Balmès ne se soit pas intéressé à cette figure divine mystérieuse qui se révèle dans le dogme chrétien de la Trinité et qui fait dire à Lacan : la religion (catholique) « c'est la vraie, c'est la vraie parce qu'elle a inventé cette chose, cette chose sublime, la Trinité. » Un nœud borroméen trouvé dans un manuscrit du XIV^e siècle vient anticiper ce nœud qui sera comme « bague au doigt » pour Lacan avec son ternaire R.S.I.

Avant d'envisager deux des autres « noms divins » présentés par Balmès, arrêtons-nous sur cette question de l'amour qui va nous y amener.

L'auteur nous fait remarquer que le grand souci de Lacan était de sortir l'amour du narcissisme, dans ses différentes versions données par Freud. De sauver l'amour, en quelque sorte.

Étant admis, cependant, que l'altérité est première pour les deux. Expliquons-nous :

– parce que l'enfant, au départ se voit comme un autre dans le miroir, il ne se reconnaît pas ;

– parce que l'image est médiatisée par la parole : ce qui manque à l'image, c'est le signifiant du désir de l'Autre.

Mais le fond narcissique occupe la scène et souvent l'envahit, jusqu'à exalter la pulsion de mort (*cf.* le film japonais : *L'Empire des Sens*).

Il y a aussi des « fausses sorties » du narcissisme, portées par le détachement ou l'oblativité qui visent à récupérer l'amour ou à fuir devant le désir de l'autre féminin.

C'est par le biais de la psychose et de la mystique (qu'il ne confond nullement) que Lacan fait revenir l'altérité :

– l'Autre de Schreber est un Autre absolu mais il est mort (et Schreber est féminisé, c'est intéressant à remarquer) ;

– l'Autre des mystiques est plus éclairant, non dans la théorie dite physique où il représente le Souverain Bien, et on l'aime pour son propre bien, mais dans la théorie dite extatique qui mérite d'être posée explicitement comme elle le fut par l'abbé Rousselot, cité à maintes reprises par Lacan. Il s'agit de l'Amour Pur, chanté et théorisé par Mme Guyon et Fénelon, où l'adresse à Dieu part d'une « supposition impossible », à savoir : « Si tu le veux, damne-moi, je t'aimerai quand même » ou encore : « si tu veux la mort, non seulement de mon corps mais de mon âme, je t'aimerai encore ». Théorie fortement condamnée par l'Église, mais qui témoigne, pour le mystique, d'une situation de détresse, d'abandon total, évoquée par les paroles du Christ en croix : « Mon Dieu, pourquoi m'as tu abandonné ? » C'est l'*Hilflosigkeit* de Freud, l'acédie, considérée comme un péché car elle suppose un dieu méchant, à la limite inexistant.

Balmès insiste sur le chemin que fait Lacan avec cette théorie autour du commandement primordial qu'il ne cesse d'interroger : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Ce qui l'amène à développer deux autres « noms divins » *Das Ding*, la Chose, et la jouissance féminine.

III - *DAS DING*, objet primordial, foncièrement perdu mais toujours recherché même s'il est introuvable. Ce « cœur vide de la mêmeté » étranger et familier à la fois. *Extime*, lieu de la jouissance où se rencontrent la plus grande sainteté et le mal absolu. Lacan a forgé pour le dire le terme d'hainamoration.

C'est là, dans ce vide supporté par le sujet (en fin d'analyse par exemple) qu'une rencontre avec l'autre est possible, non dans la bienfaisance mais dans le partage de ce manque radical, lieu du vide, mais lieu d'adresse, au-delà de l'objet, évoqué par le *Thou* des Anglais.

IV - La JOUISSANCE FÉMININE.

Balmès nous fait parcourir, jusqu'au séminaire *Encore* le trajet de l'amour chez Lacan. D'abord déssexualisé (le commandement de la charité chrétienne ne parle pas de la « prochaine » ironise Lacan) puis re-sexualisé à

partir de la rencontre d'un homme avec une femme comme « Autre absolu ». L'Autre, ici, c'est l'Autre sexe. Ce qui nous conduit aux formules de la sexualité : si l'homme est tout entier dans la fonction phallique, la femme pour une part y échappe, par la jouissance Autre, supplémentaire. C'est pourquoi La Femme n'existe pas ; il n'y a aucune possibilité de faire un universel avec le pas-tout féminin. Ce qui permet d'écrire un autre « nom divin » : Dieu serait La femme rendue toute si elle existait.

Cette jouissance féminine, illustrée par la Sainte Thérèse du Bernin sur la couverture d'*Encore*, est de celles qu'on éprouve sans pouvoir en parler, proches de la jouissance mystique, réservées à ceux qui se situent comme « pas-tout » dans la fonction phallique. N'oublions pas, ici, qu'« il y a des hommes qui sont aussi bien que les femmes », les mystiques, mais pas seulement.

Si la jouissance se présente, en fin de compte, comme ratée des deux côtés (perverse chez l'homme, folle, énigmatique chez la femme), si la jouissance Autre est celle qui ne convient pas (au rapport sexuel qui n'existe pas), l'amour peut venir y suppléer dans une rencontre contingente, reconnaissance de sujet à sujet, différemment sexués, comme effet du savoir inconscient, une sorte d'absolu contingent pour oser un nouvel oxymore.

Dans ce parcours extrêmement difficile, Balmès nous tient en quelque sorte en haleine, ou en alerte sur l'impossible, l'insensé, où l'oxymore, figure de la vérité, « dissipe à la fois la peur et l'espoir » comme le dit Jacques Le Brun.

N. B. : Je voudrais ajouter une petite note personnelle, quoique lacanienne, me semble-t-il, ou safouanienne plus précisément : à savoir que *Das Ding*, ce vide *extime*, vient à être colonisé par l'objet *a*, cause du désir, et même par les objets *a* qui fonctionnent comme succédanés de la Chose. Ainsi le sujet humain va pouvoir se satisfaire un peu, ou comme il peut. S'il se trompe, bien sûr, ce sera au sens de tromper sa faim, mais il aura élevé son objet à la *dingnité* de la chose.

Il s'agit du désir, direz-vous. Ce n'est pas encore l'amour dont le jeu de la moure illustre l'inconnue du hasard et de la rencontre avec l'autre-impossible ou un-possible ?